



Le jardin de l'âme

Pascale Bourgain

Jardins et spiritualité chrétienne

La Bible chrétienne commence dans un jardin, l'Éden, et s'achève dans une ville, la Jérusalem céleste. Jalonnée de jardins, l'histoire du Salut est méditée de générations en générations, ensemençant l'imaginaire chrétien.

« **V**otre âme est un paysage choisi », écrit Verlaine. Au Moyen Âge, le paysage choisi serait sans nul doute un jardin.

Le plus aimé des paysages

Bien loin de la perception moderne des beautés de la nature, la pensée biblique et son héritière, la pensée chrétienne, perçoivent presque tous les paysages de façon négative : la mer, lieu de danger et d'exil, où guettent les forces du mal ; la forêt, lieu du désordre et de l'inorganisé, auquel la pensée néoplatonicienne assimile le magma originel d'où émergea un jour l'ordre d'une création bien pensée ; la montagne qui, parce qu'elle mène le regard vers le haut et s'élève vers le ciel, semble le lieu prédestiné des aventures spirituelles, mais qui est un endroit où l'on ne peut respirer longtemps et d'où il faut bien redescendre. Il reste la campagne, ordonnée selon les besoins de la subsistance des hommes, promesse d'abondance et témoignage de civilisation. La quintessence de ces qualités, jointe à l'agrément, se trouve concentrée au jardin, proche des lieux de la vie quotidienne, créé par l'homme et pour lui.

Dans l'Antiquité cependant, l'agrément de l'existence se trouve parfois exalté en des endroits qui ne sont pas à proprement parler des jardins, mais des « endroits agréables », situés dans une campagne indécise, entre bosquets et prairies, et caractérisés par la présence de l'eau, d'ombrages, d'une agréable brise, et d'une herbe confortable et odorante, de préférence fleurie : ce que la civilisation antique considérait comme le

paysage le plus propice au bonheur. Quantité de poèmes et de romans grecs et latins utilisent ce cadre bucolique pour les scènes amoureuses et les discussions entre sages. On retrouvera cet agrément de la nature, directement perçu, à travers les chansons de geste, les romans et les pièces lyriques médiévales. Mais le registre religieux, qui puise dans ces thèmes lorsqu'il lui faut célébrer, sous formes d'hymne, la joie du printemps de la Résurrection ou de l'éternel printemps des élus, s'inspire plus précisément des textes fondateurs bibliques où l'endroit choisi, désiré, est déterminé comme jardin et non pas simplement lieu d'agrément.

Les trois jardins de l'Histoire sainte

« Dieu planta un jardin en Éden ». D'après une traduction possible de l'hébreu, la Bible latine écrit : « un jardin de délices (*paradisum voluptatis*) ». Ce jardin d'Éden, créé par Dieu pour y placer l'homme fait à son image, et où il vient lui-même se promener au soir de la faute du premier couple, est l'archétype de tous les jardins.

À gauche. Enluminure du Maître d'Antoine de Bourgogne (détail), vers 1465-1475. © D.R.
Un jardinier s'attaque à un escargot.

Page de droite. « Noli me tangere », Jacob Cornelisz van Oostzaen, 1507, Staatliche Museen Kassel.
© DeAgostini/Leemage

Le Christ ressuscité apparaît sous la forme d'un jardinier à Marie-Madeleine.

Pascale Bourgain est professeur à l'École nationale des Chartes, spécialiste de la littérature latine médiévale.

C'est là que fut créée Ève, et qu'Adam, voyant sa compagne, parla pour la première fois. Lieu de l'innocence originelle et de tous les plaisirs purs, ce Paradis perdu n'est pas détruit à jamais. L'ange du Seigneur en garde l'entrée, mais il s'ouvrira aux élus à la fin des temps. Il figure sur toutes les cartes du monde, quelque part à l'Orient. C'est le jardin éternel, du début et de la fin des temps, synonyme pour l'homme de bonheur, de l'accord avec Dieu, c'est la « région de similitude » (par opposition à la région de dissimilitude où tombent ceux qui cessent de ressembler à l'image de Dieu en eux). L'histoire de l'humanité suit à peu près le schéma de tous les contes, tel que l'a mis en lumière l'analyse structuraliste : état de bonheur, accident ou faute, conséquences et rétablissement de l'état primitif à travers toute une série d'aventures. Entre l'Éden primitif et la Résurrection finale, où le bonheur des élus fera revivre le Premier jardin, se place le moment crucial : la Résurrection du Christ, qui prend en charge la restitution de l'état primitif, l'abolition de la faute. Cet événement marque la bascule entre le temps « avant la grâce » – où l'on vivait selon la Loi – et le temps « sous la grâce ».

Deux jardins servent de cadre à la grande aventure. D'abord le jardin des Oliviers, où le Christ souffre l'angoisse de sa Passion toute proche et assume, de la condition humaine qu'il a déjà prise, la conséquence ultime, sous la forme de la mort qu'il lui faut accepter. Or, le jardin des Oliviers, s'il a fait l'objet de représentations figurées, en tant que jardin n'a guère inspiré les auteurs. On se représentera les angoisses du Sauveur, en ce moment de la nuit où tous ses amis l'abandonnent dans le sommeil, inconscients de la gravité de l'instant. Mais le fait que la scène se passe dans un jardin n'est pas mis en relief, car un jardin où l'on souffre est trop éloigné du jardin archétype, jardin de délices et d'accord avec le divin : le Christ, passagèrement déchiré entre ses deux natures – humaine et divine –, empêche le jardin des Oliviers d'être un vrai jardin, synonyme de réconfort et de sérénité. Ainsi,

le véritable jardin est celui du matin de la Résurrection, où le Christ sorti du tombeau rencontre Marie-Madeleine, qui le prend pour un jardinier avant de le reconnaître. Or, cette méprise fait du Christ le « Jardinier » : c'est par exemple le nom qu'il porte dans un drame liturgique, *Ortolanus*, un nom qui lui est fréquemment donné dans les commentaires du Cantique des cantiques. Ce jardin – qui était en fait un cimetière, puisque s'y trouvait le tombeau de Simon de Cyrène – est l'endroit du renouveau, du triomphe de la vie sur la mort, de l'accomplissement de la promesse qui rouvrira à la fin des siècles le jardin d'Éden. Ce ne peut être qu'un jardin de printemps, et c'est lui qui sert de cadre aux hymnes de Pâques.

Dans ces hymnes se vérifie pleinement la superposition d'interprétations qui fait de la réflexion séculaire sur la Bible une méditation intemporelle. Dieu est en dehors du temps, alors que l'histoire humaine s'inscrit dans la durée. La prescience divine fait de chaque événement une préfiguration de l'événement analogue qui sera, dans l'avenir, la réalisation de ce qu'il annonce. Les trois jardins, celui de l'aube du monde, celui du matin de Pâques, et celui qui renouvellera le premier par la vertu du deuxième, se confondent. Chanter le matin de Pâques, c'est déjà se trouver dans « le jardin du réconfort éternel ». Ce sont trois jardins de paix, de sérénité et d'abondance, des jardins de printemps éternel.

Le jardin du Cantique

La Bible propose encore un autre jardin, celui du Cantique des cantiques. Peu de textes vétérotestamentaires ont été plus commentés dans l'Occident latin que le Cantique. Cet épithalame, ou chant nuptial, est le texte biblique où la poétique du printemps et du jardin se déploie avec le plus de splendeur. En un dialogue passionné, le Bien-Aimé et la Bien-Aimée, l'Époux et l'Épouse s'invitent mutuellement à venir au jardin – un jardin essentiellement composé de plantes odorantes – ou à aller voir ensemble si les arbres ont fleuri dans les



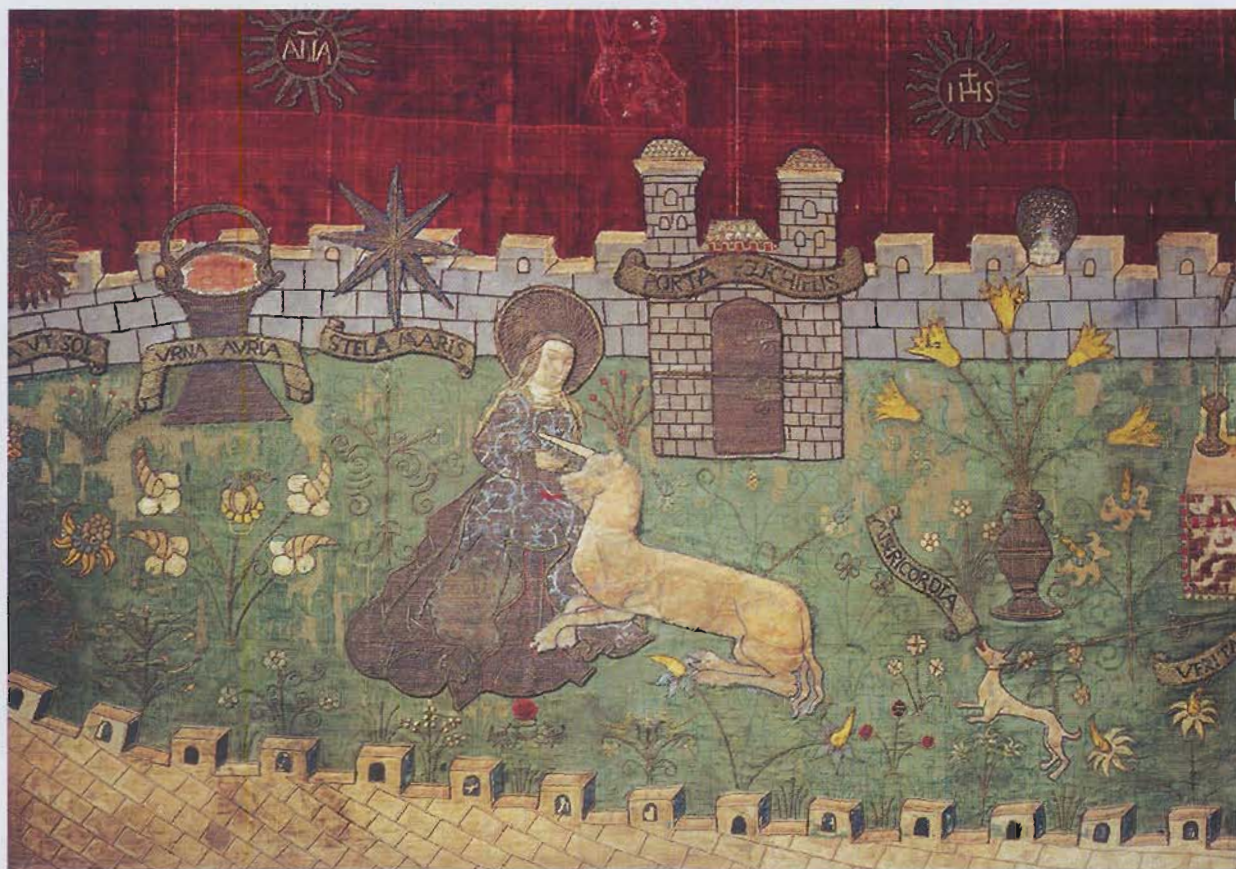
Jardin de fleurs, potager et verger de l'abbaye bénédictine de Ganagobie, 2008. © P.M.

Page de gauche. Émilie dans son jardin, miniature attr. à Barthélemy d'Eyck (détail), vers 1465, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek. © D.R.

vergers. Mais surtout, le Bien-Aimé prononce, parmi d'autres comparaisons enthousiastes, la phrase qui sera décisive pour les méditations mystiques médiévales :

« Tu es un jardin clos, ma sœur, mon épouse, / un jardin secret, une fontaine scellée, / tu exhalas l'odeur du paradis des grenades, / avec l'odeur des fruits du verger, du troène et du romarin [...] » (Cantique, 4,3.)

Un jardin est normalement clos, pour des raisons pratiques, afin d'éviter les dégâts des bêtes vaguantes et des maraudeurs. Mais la clôture du jardin, pour tous les lecteurs du Cantique et tous ses commentateurs, parut bientôt lui être congénitale. Le jardin du Cantique est clos, c'est l'unique qualificatif qu'il reçoit, comme ce qui exprime le mieux sa réalité profonde. Le jardin d'Éden était-il clos ? La Bible ne le dit pas, avant qu'un ange au glaive flamboyant soit chargé d'en



interdire l'entrée : s'il possède une entrée c'est donc qu'il est clos. Les voyageurs qui, en Orient, cherchaient à s'en approcher, imaginaient des murailles montagneuses, infranchissables ; de même, le Paradis de la fin des temps inaccessible aux réprouvés.

Un jardin clos, réservé, secret, une fontaine scellée, c'est le cri d'admiration d'un chant d'amour. Mais qui est cette Fiancée, cette Bien-Aimée, jardin secret de l'Époux ? L'exégèse chrétienne l'identifie, au sens allégorique, à l'Église aimée par le Christ, qui lui garde sa fidélité pleine et entière, ou bien à Marie : la fermeture du jardin devient alors le signe prophétique de sa virginité, de la parfaite pureté qu'elle conserve pour concevoir, attendre, élever et aimer son Fils, fleur de la tige de Jessé. Si le Christ est cette fleur dont la prophétie a annoncé qu'elle ferait refleurir la souche de David, et s'il est en même temps le lis des champs dont parle le Cantique des cantiques (« *Je suis la fleur des champs et le lis des vallons* »), Marie

peut bien être le jardin où fleurit cette fleur, jardin secret, réservé et chaste où toutes les vertus qui rachètent la faute d'Ève exhalent leur parfum. Dieu a mis le nouvel Adam (le Christ) dans ce jardin (Marie), comme il avait mis le premier Adam dans l'Éden. Telle est Marie, telle est l'Église : jardin du Christ jardinier, auquel il dédie tout son soin et son amour, pour que les vertus s'y développent et pour qu'elle réponde à son attente.

Le jardin des noces mystiques

Mais, plus encore, selon la lecture morale ou spirituelle du texte, de plus en plus fréquente à partir du XII^e siècle, et les sermons de saint Bernard de Clairvaux sur le Cantique, c'est l'âme du fidèle qui est le jardin secret, s'ouvrant à l'amour divin, et chaque être est appelé aux noces mystiques. Ici prend sa pleine valeur la notion de clôture, qui appelle le sens de l'intériorité en opposant le jardin à tout ce qui lui est extérieur. Seul Dieu voit et peut pénétrer l'intérieur de l'être, les

interiora cordis, répétait-on. Pour exprimer ce que nous appelons le moi, ou l'individu, ou la conscience intime, le Moyen Âge, depuis saint Augustin, emploie le terme d'« être intérieur », *homo interior*. C'est cet être intérieur qui répond à l'appel de Dieu dans le jardin délicieux du Cantique, et c'est parce qu'il est intérieur que l'Époux l'appelle un « jardin clos », réservé à lui seul, ce qui est la vocation de l'âme élue. L'expérience mystique se reconnaît dans le jardin du Cantique :

« *Que vienne mon bien-aimé dans son jardin, / pour manger les fruits de ses arbres. / —Viens dans mon jardin, ma sœur, mon épouse (...).* » [Cantique, 5,1 Vg.]

Les cisterciens n'hésitent pas à se représenter leur être intérieur, leur âme (*anima*), au féminin, facilitant ainsi l'assimilation avec l'Épouse éperdue d'amour, en un mouvement d'humilité et de dévotion totale.

À plus forte raison, il est aisé d'assimiler les âmes des saintes à l'Épouse en son jardin

fleuri, le thème de la femme qui préfère le Christ à tout époux terrestre étant une constante des vies de saintes martyres presque depuis les origines. La spiritualité féminine se nourrit de ces images de plénitude sereine qu'exprime le jardin sacré. Ainsi, Hildegarde de Bingen célébrant les vierges saintes :

« Ô beaux visages / qui regardent Dieu et construisent dans l'amour, / bienheureuses vierges, quelle est votre noblesse ! / En vous le Roi s'est regardé / quand il a imprimé en vous toutes les beautés du ciel, / puisque vous êtes son jardin merveilleux / et le parfum fleuri de toutes les beautés (...) ».

L'âme est un jardin où repose le Christ. Mais, comme l'Époux et l'Épouse s'invitent mutuellement, inversement le jardin de la béatitude où se réjouit l'âme est assimilé au Christ, dans l'amour duquel se perd le mystique. Dieu s'adresse à l'âme en lui disant de venir le rejoindre dans son jardin,

tout en l'appelant elle-même jardin : l'âme entre dans le jardin – qu'est la vie dévote ou l'amour de Dieu – pour devenir le jardin spirituel où l'Époux prendra plaisir à se reposer. L'âme doit se faire le jardin de Dieu. Cette réciprocité est bien exprimée par le mystique Richard de Saint-Victor :

« Viens dans mon jardin. Âme, tu es devenue mon jardin... mon jardin de délices » ;

et il poursuit : « Dans mon jardin, superbement, rougeoient les roses des martyres, éclatent d'une merveilleuse blancheur parfumée les lys des confesseurs et des vierges. Dans mon jardin sont toutes sortes de fruits, et autant de plaisirs que de bienheureux qui règnent dans le Royaume. Dans mon jardin il y a tout ce qu'ont planté les Pères de l'ancien temps et la nouvelle grâce. »

Les deux invités d'amour qui se répondent ne sont pas comprises comme ayant la même valeur de réciprocité dans le temps présent. L'entrée de l'âme dans le jardin de l'aimé est un futur, celui de la vie éternelle. Dieu dira alors : « Viens dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. Jadis je suis venu en toi, qui es mon jardin, maintenant viens

en moi, qui suis ton jardin. Viens dans mon jardin, qui est le Paradis céleste ; et c'est le jardin de délices, qui est la vie éternelle. » (Alain de Lille.)

Le jardin du cloître

La plupart de ces penseurs imprégnés de la lecture du Cantique étaient d'origine monastique. Dès le XI^e siècle, dans l'élan de la réforme grégorienne, des réformateurs comme saint Pierre Damien mettent l'accent sur l'assimilation de la vie monastique au



Vierge au buisson de roses, détail,
Martin Schongauer, 1473, 200 x 115 cm,
Colmar, église des dominicains. © De Agostini
Picture Library/G. Dagli Orti/Bridgeman Images

Page de gauche. Antependium (devant d'autel),
soie brodée, 100 x 300 cm, XV^e siècle,
Kolombo Museum. © Kolumba
La Vierge à la licorne est entourée de
symboles issus des Litanies de la Vierge.

jardin du Paradis. Elle a en commun avec le Paradis la paix et la concorde, la fertilité, l'élan qui pousse vers le bien comme l'arbre pousse vers la lumière. Et les jardins du Cantique, le jardin d'aromates qui exhale le parfum des vertus, le jardin des noix qui exprime l'amertume apparente de l'observance claustrale et la saveur de la paix qui en résulte – comme la noix possède une écorce amère cachant une chair savoureuse – inspirent maintes apologies de la vie dans la clôture du monastère. C'est la profession monastique qui est le *Jardin de délices* pour l'abbesse bénédictine Herrade d'Hohenburg, et l'expression désigne, chez Adam Scot, la cellule du chartreux, lieu de rencontre entre l'âme et Dieu.

Moines et moniales, qui s'enferment eux-mêmes pour l'amour de Dieu, se sentent tout spécialement destinés à s'identifier à l'Épouse. Pour eux, le jardin de leur méditation était sous leurs yeux, au centre de leur projet de vie : c'était le cloître du monastère, jardin clos de toutes parts, lieu de passage entre les activités quotidiennes et l'église. On y lisait, on y méditait les écritures, l'abbé y tenait des entretiens spirituels. Pour en faire une image du Paradis, avec ses quatre fleuves, on y plaçait une fontaine qui rappelait que le Christ est l'eau vive, et on le divisait en quatre parties, à l'image de la « quaternité » du monde ; la forme carrée, assez naturelle pour un jardin intérieur entre des bâtiments, se justifiait parce que le carré est une figure parfaite et que le jardin d'Éden, lieu de la perfection divine, pouvait bien être carré, surtout si les quatre fleuves qui y naissent se dirigent vers les quatre horizons¹. Dans le microcosme du cloître, moines et moniales lisaient donc le mystère de la Création avec la nostalgie du Paradis et la préfiguration de la fin des temps où il s'ouvrirait à nouveau aux âmes pures. Le cloître était aussi leur jardin quotidien, celui de leurs efforts vers une plus grande perfection, et ils savaient par expérience que pour arriver à un résultat, soit matériel, soit spirituel, le désherbage du jardinier doit être aussi attentif que le contrôle quotidien de soi-même.



Habités à lire selon quatre niveaux la Bible et tout objet de leurs méditations, ils voyaient le jardin, au sens littéral, comme leur espace quotidien ; au sens allégorique, comme l'Église, l'Épouse du Cantique, et plus précisément comme une image du monastère lui-même et de leur projet religieux ; au sens moral, comme leur âme particulière, jardin qu'ils ne pouvaient entretenir parfaitement sans le secours du Christ jardinier ; enfin au sens anagogique (relatif aux fins dernières), comme le rappel de l'Éden et la promesse du Paradis futur.

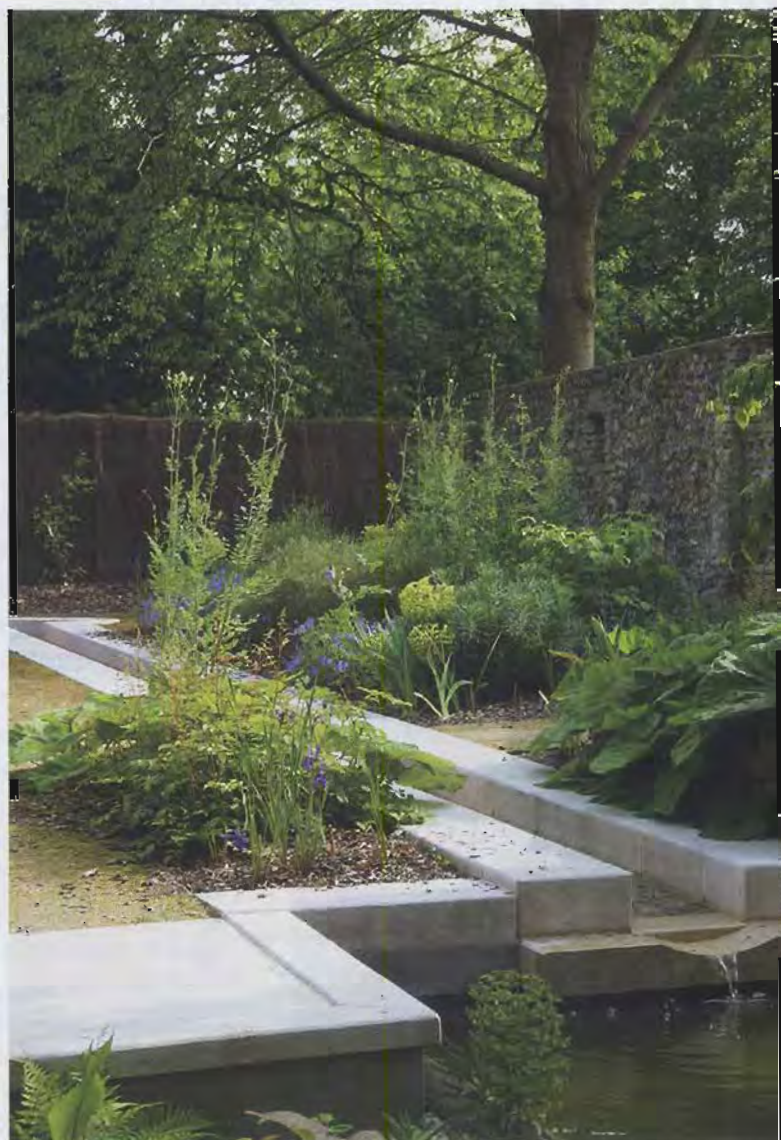
Pour le cistercien Geoffroy d'Auxerre, il y a quatre jardins, comme il y a quatre sens à l'Écriture : le jardin de légumes est comme l'indulgence, il y faut de la tempérance ; le jardin de fruits correspond à l'obéissance, la justice y est nécessaire ; le jardin de noix correspond à l'observance de la discipline, il

y faut de la force ; le jardin d'aromates représente l'étude de la sagesse, il y faut de la prudence. Quatre vertus, quatre jardins cultivés dans l'affection fraternelle, « c'est ainsi que sont les monastères de religieux. »

Jardins de dévotion

C'est la lecture morale, celle de l'âme-jardin, qui l'emporte dans la seconde moitié du Moyen Âge, lorsque les simples fidèles, et non plus seulement les religieux, cherchent des modèles de dévotion et des exercices spirituels.

Le plus souvent en langue courante, et non plus en latin, ces textes ordonnent fréquemment les pratiques de dévotion selon une métaphore de jardinage. L'âme est un jardin où il faut commencer par désherber et enlever les mauvaises graines, pour y faire germer les fleurs et les fruits des



vertus, afin que le Jardinier puisse désirer y entrer. Afin de soutenir ces pratiques, les religieuses de la région de Malines se servaient même de sortes de boîtes-vitrines représentant un jardin clos, image du couvent protégé contre les attaques extérieures, et reflet du monde céleste¹. *Jardin de dévotion, Traictié du jardin d'amours, Jardin clos de l'âme, Hortulus animae* : ces traités font du dialogue entre l'âme et Dieu une conversation dans un jardin de délices, le même que celui où les saints se tiennent dans la béatitude tandis que la Vierge est assise avec son enfant. Et, alors que les représentations et illustrations se multiplient dans les ouvrages de toute sorte, avec une recherche de réalisme dans le détail qui n'existait pas auparavant, les innombrables livres d'Heures regorgent de jardins, désormais abondamment fleuris,

icônes de bonheur et de pureté, où trônent des Vierges accompagnées de tous leurs attributs symboliques. Ce sont les supports d'une dévotion qui se sert désormais de l'image figurée pour exprimer ce que les siècles précédents exprimaient par des images en mots.

Le thème du jardin a donc contribué à développer le sens de l'intériorité, en passant par un accord avec la nature créée par Dieu et apprivoisée par l'homme. On y recherche la plénitude liée à l'amour divin attendu, espéré, savouré, avec la concentration que permet un endroit clos et unifié. Et on imagine la beauté de l'âme des saints comme celle d'un jardin éternel et resplendissant. L'imaginaire médiéval a donné à sa conception du bonheur le plus pur l'aspect du jardin éternel où se rejoignent l'origine et la fin des temps. ■

Jardin de Silence, Chantal Girard, plasticienne et Samuel Craquelin, paysagiste, 2014, Connel du Havre. © D.R.

Les éléments de ce jardin de carmélites (ici la « noria », la croix au milieu de « sept demeures » et le canal) sont inspirés des écrits de sainte Thérèse d'Avila.

1 Stévenard (B.), « Jardins clos et jardins des initiés. Le symbolisme du carré en Orient et en Occident », dans *Flore et jardins. Usages, savoirs et représentations du monde végétal au Moyen Âge*, P.-G. Girault (éd.), Paris, 1997, p. 253-280.

2 Cf. Vandembroeck (P.), *Le Jardin clos de l'âme. L'imaginaire des religieuses dans les Pays-Bas du Sud depuis le XIII^e siècle*, cat. exp., Palais des Beaux-Arts, Bruxelles, 1994.

L'auteur reprend ici en partie et complète son texte : « Le jardin de l'âme », paru dans *Sur la terre comme au ciel. Jardins d'Occident à la fin du Moyen Âge*, É. Antoine (dir.), cat. exp. Paris, 2002.